

exhorté à la pratique de la vertu ; pourquoi ne les aurais-je pas suivis ? — Combien te donnent-ils ?... — Si je les accompagne, c'est pour sauver mon âme et non pour gagner de l'argent... — Es-tu marié ? — Ayant été lama avant d'entrer dans la religion du Seigneur, je n'ai jamais été marié. » — Le juge adressa ensuite, en riant, une question inconvenante à Samdad-Chiemba, qui baissa la tête et garda le silence. « L'un de nous, raconte M. Huc, se leva alors et dit à Ki-chan : — Notre religion nous défend non-seulement de commettre des actions impures, mais encore d'en parler, et il ne nous est pas permis davantage de prêter l'oreille à des propos déshonnêtes. » Son Excellence rougit une seconde fois...

On cherchera dans le livre de M. Huc la suite de cette aventure. Les deux Français commencent par passer une nuit en prison, prison singulière, où tout le monde entre, à ce point que les deux prêtres sont obligés, leur prière du soir terminée, de souffler leur chandelle pour se débarrasser de la foule. « Oh ! nous disions-nous, au moment de nous endormir, soyons résignés à tout, et comptons sur la protection de Dieu ! Pas un cheveu ne tombera de notre tête sans sa permission. » Le lendemain on visite leurs bagages. Le régent lui-même, qui s'est fait conduire jusqu'à leur chambre en grand cortège, assiste à l'opération : « — Est-ce là tout ce que vous possédez ? demande-t-il en jetant ses yeux sur quelques vieux ustensiles de ménage. — Oui, c'est tout. Voilà toutes nos ressources pour nous emparer du Thibet. — Il y a de la malice dans vos paroles, reprend le régent ; puis, avisant un crucifix attaché au mur : Qu'est-ce que cet objet ? demanda-t-il. — Ah ! si tu connaissais bien cet objet, répond M. Huc, tu ne dirais pas que nous sommes peu redoutables. C'est avec cela que nous voulons nous rendre maîtres de la Tartarie, du Thibet et de la Chine !... » Le régent se mit à rire.

Le lendemain, nouvelle visite des effets de nos missionnaires ; mais cette fois, c'est le vieux Ki-chan lui-même qui y préside avec un mélange d'impertinence et d'urbanité. Conduits par la ville comme des malfaiteurs, les Français arrivent devant le tribunal au milieu d'une foule immense. Ki-chan les attendait, entouré de son état-major. On apporte tout le

bagage : deux vieilles malles, la batterie de cuisine, la défroque du voyage, les papiers et les chiffons. « — Qu'avez-vous dans ces deux malles ? — Tiens, voilà les clefs... » Ki-chan rougit encore, et fit un mouvement en arrière. Sa délicatesse de Chinois se révoltait. « Ouvrez vous-mêmes vos malles ; vous seul avez le droit de toucher à ce qui vous appartient. » Le cadenas fut enlevé, les malles furent ouvertes, et tout ce qu'elles contenaient fut étalé sur une grande table : livres latins, français, chinois et tartares, linge d'église, ornements, vases sacrés, chapelets, médailles, estampes et lithographies pieuses... L'effet de cette exhibition fut prodigieux. Tout ce qui était blanc semblait d'argent, et d'or tout ce qui était jaune... Les Thibétains tiraient la langue en se grattant l'oreille (c'est leur manière de saluer) ; les Chinois faisaient la révérence. « Les Français sont les premiers artistes du monde, » disait le vieux Ki-chan, et tout le monde d'applaudir. Ce fut bien mieux quand M. Huc, ouvrant une petite boîte que personne n'avait remarquée, en tira un microscope. L'ambassadeur était le seul qui eût quelque idée de cet instrument. « Il en donna l'explication au public avec beaucoup de prétention et de vanité, dit M. Huc ; puis il nous pria de placer quelque animalcule à l'objectif... Nous regardâmes Son Excellence du coin de l'œil : — Nous pensions être venus ici pour subir un jugement, non pour jouer la comédie. — Quel jugement ? reprit le ministre ; nous avons voulu visiter vos effets, savoir au juste qui vous êtes : voilà tout... Avez-vous des cartes de géographie?... » Les cartes de géographie étaient le point délicat de la visite. Les deux prêtres, en montrant les cartes d'Andriveau-Goujon qu'ils avaient apportées et qui les avaient fidèlement guidés pendant leur voyage, n'eurent pas de peine à prouver qu'ils n'étaient coupables d'aucun plan autographié des provinces et des forteresses du Thibet. On les congédia. « C'est bien, leur dit le régent, vous êtes de braves gens. » L'ambassadeur ne dit mot.

Et en effet, quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que les deux Français, un moment tolérés par l'astucieuse politique de l'ambassadeur chinois, furent obligés de renoncer à leur mission et de reprendre tristement, avec une feuille de

route donnée par Ki-chan, et en compagnie d'un mandarin de ses amis, le chemin de la Chine, — tournant ainsi le dos à l'Inde anglaise où ils voulaient se rendre. Ils parlaient donc en gens qu'on déporte. Ainsi finit la mission des lazaristes, mais non pas leurs épreuves. La route était longue, la saison était dure dans la montagne; le voyage fut pénible, souvent lugubre. Un moment le convoi se trouva sans chef; le mandarin était mort de fatigue, de consommation et d'ivrognerie.

Ce mandarin, qui s'appelait Ly-kouo-ngan, c'est-à-dire *Pacificateur des royaumes*, et qui était chargé, avec son cortège de quinze soldats chinois et son troupeau de bœufs à longs poils, d'accompagner nos deux compatriotes jusqu'au terme de leur voyage, — ce glorieux Ly nous donne un avant-goût de ces mœurs chinoises dont M. Huc nous promet, dans une prochaine publication, un régal plus assaisonné et plus complet. Tel qu'il est, pourtant, le mandarin Ly-kouo est un original curieux à étudier. Le pacificateur des royaumes est un général d'armée, membre de la corporation des mandarins militaires, décoré du globule bleu, et jouissant du privilège de porter à son bonnet sept queues de martre-zibeline. Ly-kouo-ngan n'a pas cinquante ans; c'est un homme instruit et bien élevé; mais il n'a plus ni dents ni cheveux, ses yeux sont morts, ses jambes ne le soutiennent plus. L'abus des liqueurs fortes l'a tué avant l'âge. C'est un homme fini.

Avant de partir, le pacificateur va prendre congé du ministre chinois. « Adieu, lui dit le ministre en lui remettant un mandat de cinq cents onces d'argent; ceci est un cadeau du grand empereur. C'est pour boire une tasse de thé avec tes compagnons pendant la route. Mais garde-toi de l'eau-de-vie. Si tu veux vivre, n'en bois plus. » L'ambassadeur avait trop raison. Le général frappa trois fois la terre du front, se releva et partit. Sa femme l'attendait à la porte de sa maison. C'était cette Thibétaine bien constituée dont nous avons parlé plus haut. Le mandarin l'avait épousée, il y avait de cela six ans, en avait eu un enfant, et l'abandonnait sans retour. Celle-ci faisait mine de pleurer. « Tu pleures, disait-il, toi à qui je laisse une maison si bien bâtie et une foule de meubles presque neufs! » Puis l'escadron se mit en route. Chemin

faisant, le pacificateur des royaumes fait plus d'une culbute, et l'enflure de ses jambes finit par prendre des proportions effrayantes. Mais il tient bon. Il ne manque ni de patience ni de courage. Et qui sait? les deux prêtres français, si Dieu lui eût donné quelques jours de plus, seraient parvenus peut-être à faire de lui un bon chrétien. Comme ils s'apercevaient que les forces de ce malheureux baissaient chaque jour, tandis que les fatigues et les périls de la route ne faisaient qu'augmenter, ils eurent l'idée de lui parler du salut de son âme et du bonheur de l'éternité. Le pacificateur ne demandait pas mieux. Il enchérit même plus d'une fois, car il avait une certaine éloquence naturelle, sur les exhortations de ses confesseurs. « Et puis tout à coup, dit M. Huc, quand il fallait conclure, en venir à la pratique, *tout se détraquait...* » Tant il hésita, qu'à la fin il mourut, et sans confession; et les deux missionnaires n'eurent pas même la consolation, au terme de leurs souffrances, d'envoyer cette pauvre âme en paradis.

Quelques jours après, ils arrivaient aux frontières de la Chine. C'est là que finit le livre de M. Huc, à l'entrée d'un nouveau pays, et d'un sujet nouveau; — et c'est là que commencera cet autre livre qu'il nous promet et que nous espérons¹.

¹ Il a déjà paru en Angleterre une traduction et deux éditions des *Souvenirs de voyage* de M. Huc.

VII

M. THÉOPHILE GAUTIER A CONSTANTINOPLE.

22 janvier 1854.

Il y a bien des façons et des variétés de voyageurs. Les poètes, les économistes, les rêveurs, les politiques, les viveurs et les dévots, les fantaisistes et les savants ne voyagent pas tous de la même manière. Les méthodes diffèrent autant que le but. Les allures varient comme les caractères. Chacun fait son plan, plus ou moins, avant de partir; chacun met sa marotte dans sa valise, heureux ceux qui n'y laissent pas leur esprit!...

M. Théophile Gautier, lui, voyage en peintre; — il a été réellement peintre autrefois, peintre habile, nous dit-on; et aujourd'hui s'il écrit ses voyages au lieu de les peindre, c'est pure économie de temps. C'est qu'il a plutôt écrit une page qu'achevé un tableau. Je me souviens d'avoir fait à Londres, en 1851, dans une salle de quelques mètres carrés, un voyage de circumnavigation des plus commodes. On partait de Southampton sur un bon bateau, et en quelques heures on arrivait à Constantinople, en touchant à Lisbonne, à Cadix, à Gibraltar, et en suivant, depuis Malte, précisément le *périple* que M. Théophile Gautier nous fait faire¹ aujourd'hui. De grandes toiles peintes, se déroulant par l'effet d'une ingénieuse mécanique et fort habilement éclairées, retraçaient successivement aux yeux des spectateurs, dans une espèce de panorama mobile et flottant, tous les sites, tous les climats, toutes

¹ Constantinople. Paris, 1854.

les surprises de ce lointain voyage. On était venu en curieux ; on sortait ébloui. Ce que ce spectacle de Londres nous montrait en moins d'une soirée, le livre de M. Gautier nous le fait voir, sans nous demander beaucoup plus de temps, sans nous faire quitter notre fauteuil au coin du feu, non pourtant sans nous laisser moins de souvenirs, d'éblouissement et de prestige. Son livre est un panorama imprimé, un prodigieux kaléidoscope en caractères alphabétiques ; ses quatre cents pages sont autant de dessins qui vous sautent aux yeux par l'éclat du *coloriage*, qui vous étourdissent non sans vous charmer par la variété des changements à vue, des décorations et des perspectives. Seulement, on éprouve le besoin, après l'avoir lu, de baisser sa lampe, d'amortir la flamme de son foyer et de fermer les yeux, si ce n'est pour dormir, — le spirituel écrivain y a mis bon ordre, — du moins pour les reposer dans l'obscurité, dans le silence et dans l'oubli momentané de tant de merveilles.

J'ai eu quelquefois le plaisir d'étudier sérieusement M. Théophile Gautier comme prosateur et comme poète. Je ne veux parler cette fois que du voyageur. Comme critique d'art et de théâtre, M. Gautier a fait école. Le monde des lettres est plein de ses imitateurs. Le *coloriage* et le pittoresque sont toujours fort à la mode parmi les jeunes débutants de la fantaisie littéraire ou du roman d'aventures. Comme poète, l'auteur de la *Comédie de la mort* est peut-être moins original ; — comme voyageur il est sans précédents, j'allais dire sans rivaux, du moins dans son genre. Personne n'a jamais eu à ce degré, soit ce don de peindre à outrance, soit cette faculté de tout voir et de tout décrire, soit cette manie de nomenclature universelle, soit cette intrépidité du détail technique, soit cette ubiquité pittoresque, soit cette aptitude à reproduire avec l'écriture l'inépuisable variété des couleurs, des nuances, des aspects et des accidents du monde matériel. En un mot, s'il ne s'agit que de voir avec ses yeux, quand on voyage, personne n'a jamais mieux voyagé que M. Théophile Gautier ; car personne n'a jamais mieux vu. « *La soif de voir*, comme l'autre soif, dit-il quelque part, s'irrite au lieu de s'éteindre en se satisfaisant. Me voici à Con-

stantinople, et déjà je songe au Caire et à l'Égypte... Il en coûte de renoncer à de chères habitudes d'esprit et de cœur, de quitter sa famille, ses amis, ses relations pour l'inconnu, et cependant *l'on sent qu'il est impossible de rester*, et ceux qui vous aiment n'essayeront pas de vous retenir, et vous serrent silencieusement la main sur le marchepied de la voiture... »

Voir, c'est avoir. Je comprends très-bien que M. Gautier aime à quitter de temps en temps *ce ruisseau de la rue du Bac*, ou tout autre ruisseau, et à dater ses feuilletons du Prado ou de l'Alhambra, des cimes neigeuses de l'Atlas ou des poétiques sommets du Taygète, de Saint-Marc ou de Sainte-Sophie; je le crois bien : le Prado, l'Alhambra, l'Atlas, le Taygète, Sainte-Sophie et Saint-Marc sont à lui. Ce que M. Théophile Gautier a vu une fois, il se l'approprie, pour ainsi dire, par une sorte d'empreinte matérielle que les objets extérieurs gravent dans sa mémoire vraiment prodigieuse, et que sa plume reproduit, à défaut du crayon et du pinceau, avec une exactitude presque infaillible. Notez que je ne fais pas ici, comme on pourrait le croire, la théorie de l'imagination; au contraire. Si l'imagination est le don de reproduire à l'infini les formes sensibles du monde physique, M. Théophile Gautier en a beaucoup. Si c'est de créer, M. Théophile Gautier en a peu. Je ne connais pas, dans l'ordre des esprits supérieurement faciles et abondants, un esprit moins inventeur; je n'en sais pas, parmi ceux qui se piquent de n'obéir à aucune règle, qui soient plus minutieux et plus exacts. J'ajoute, et sans rien retrancher ici à quelques lignes charmantes que M. Xavier Marmier adresse, au début d'un de ses livres ¹, « à la chère et aimable folle qui, de son manteau diapré, nous cache les mornes réalités de la vie, » — j'ajoute que l'imagination n'est pas d'ordinaire le défaut des voyageurs, j'entends les vrais voyageurs. « Les voyageurs qui ne savent rien n'apprennent rien, » dit M. Saint-Marc Girardin. — Quoi qu'il en soit, on voyage pour apprendre, pour observer : on veut voir, juger, comparer; on veut aiguïser la sa-

¹ *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro.*

gacité de son esprit, accroître son expérience, exercer sa sensibilité. On voyage en économiste, comme M. Michel Chevalier ; en savant, comme M. de Humboldt ; en homme du monde, comme M. Alexandre de Laborde ; en lettré, comme le président Dupaty ; en puritaine biblique, comme madame de Gasparin ; en peintre, comme M. Théophile Gautier ; en curieux et en helléniste, comme M. Saint-Marc Girardin. « Le voyage (le voyage d'Orient) a eu pour moi ce grand avantage, dit l'auteur des *Souvenirs*¹, que, commencé pour la politique et pour étudier à Constantinople cette question d'Orient qui m'avait ensorcelé, et dont je n'abjure pas encore l'enchantement (M. Girardin écrivait cela en 1832), je l'ai fini par Athènes et par la littérature. A peine en Grèce, je n'ai plus pensé qu'à la poésie, à l'éloquence, à l'histoire grecque... De la politique, plus un mot. »

Presque tous les poètes voyagent : ils sont de médiocres voyageurs. Ils voyagent quelquefois sans voir, comme on le raconte de M. de Chateaubriand lui-même, qui fit la plus admirable description d'Athènes sans sortir (dit-on) de la chambre hospitalière qu'il avait trouvée dans la maison de M. Fauvel. Vraie ou fausse, l'anecdote est vraisemblable. Ainsi font les poètes ; — ou s'ils consentent à regarder au monde réel, ils ne le voient qu'à travers ce prisme trompeur et avec ce verre grossissant de leur hyperbole, comme M. de Lamartine, dont le *Voyage en Orient* n'est qu'un admirable répertoire de brillantes images. Pourquoi, au contraire, M. de Choiseul-Gouffier, Victor Jacquemont, le comte d'Estourmel, sans parler de beaucoup d'autres parmi nos voisins d'outre-Manche, pourquoi tous ces écrivains sont-ils justement cités parmi les voyageurs sérieux ? En sont-ils moins agréables à lire pour cela ? C'est qu'ils sont avant tout des esprits pratiques, fins observateurs, guides aimables et sûrs, et qu'ils ont laissé en partant la *chère folle* de M. Marmier à la maison. Et pourquoi aussi l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Chateaubriand, est-il un chef-d'œuvre ? N'y a-t-il mis que son imagi-

¹ *Souvenirs de voyages et d'études*, par M. Saint-Marc Girardin.

nation, son coloris et sa verve ? Non ; mais c'est que, bien qu'il eût accompli en poète, et en vue d'un poème projeté, ce lointain pèlerinage, M. de Chateaubriand a voulu faire, au retour, deux parts des observations qu'il avait recueillies ; — les unes, celles du poète, il les destine à son œuvre à venir ; — les autres, celles du voyageur, de l'érudit, de l'antiquaire et du moraliste, il les réunit en un corps d'ouvrage. Il nous le dit lui-même : « Ce sont mes Mémoires. » Et plût à Dieu qu'il n'en eût écrit jamais d'autres ! Mais ces Mémoires d'un jeune homme sont la leçon de l'expérience, du vrai savoir et du bon goût.

Je reviens à M. Gautier. Voulez-vous, tout compte fait, vous procurer, à porte fermée, une de ces jouissances égoïstes qui profitent pourtant à tout le monde, parce que la lecture d'un livre agréable rend votre humeur plus sereine, chasse un instant les noirs soucis qui vous assiègent, et se répand comme un souffle bienfaisant dans toute votre maison ; — voulez-vous une distraction de ce genre ? Lisez les récits de voyage de M. Théophile Gautier. Ses voyages, c'est tout l'ancien monde en attendant le nouveau ; c'est l'Espagne (un charmant volume) ; c'est l'Italie, l'Algérie, la Grèce, Smyrne, Constantinople, en attendant Cuba, New-York et Mexico. Pressé d'échapper à tant d'amères pensées¹ qui ont creusé récemment dans les âmes, tout autour de nous, un vide si profond et si douloureux, lassé de regretter et de songer, — j'ai pris le dernier voyage de M. Gautier, non parce qu'il est le meilleur et le plus nouveau, mais parce que je l'avais sous la main, peut-être aussi parce qu'en racontant son voyage à Constantinople M. Gautier a eu l'adresse incomparable de ne pas dire un mot de la *question d'Orient*, ni de la querelle des Lieux-Saints, ni de la mer Noire, si ce n'est, je crois, pour s'y promener. Je ne connais guère que M. Théophile Gautier qui sache faire des tours de force de cette hardiesse ; mais il lui sera beaucoup

¹ Cet article parut dans le *Journal des Débats* quelques jours après la mort de son directeur, M. Armand Bertin, si aimé de quelques-uns, si regretté de tous. (Voir l'Introduction de mes *Études historiques et littéraires*.)

pardonné parce qu'il a beaucoup raconté. Voyageant pour voir, non pour dissertar, il manque absolument, je le reconnais, de sagacité diplomatique; mais quels yeux perçants il vous jette sur tout ce monde nouveau que l'Orient lui révèle! quelle vue admirable! quel ardent coup d'œil! quelle absence de discrétion, de pruderie et de fausse honte! quel amour du beau et quel goût de l'étrange! quelle singulière passion du grandiose et du ridicule, du sublime et du grotesque! M. Théophile Gautier, c'est tout cela. Quant à son livre, c'est à prendre ou à laisser, comme on dit. Une fois pris, le livre vous tient comme ces mirages mêmes dont l'auteur nous fait, par instants, de si étincelantes descriptions. Vous le savez; aller au cœur par les oreilles, Horace nous le dit, l'effet n'est pas infallible; mais les yeux! l'âme passe par là tout entière. *Segnius irritant animos!*...

M. Théophile Gautier, tout mérite de style à part, a encore une autre qualité dont il faut tenir grand compte à un voyageur: il est sincère, il est naturel, — sincère à outrance, entendons-le bien, et naturel sans aucune simplicité, — c'est-à-dire que chez lui l'affectation même, le caprice, le paradoxe, les plus singuliers excès de la pensée et de la plume, l'excentricité dans l'observation et dans le langage, tout cela coule de source, au lieu d'être, comme chez ses prédécesseurs ou ses adeptes de l'école pittoresque, l'effet d'un travail préconçu et d'un effort pénible de l'esprit. M. Théophile Gautier est, si on peut le dire, naturellement affecté et sa recherche est primesautière. Il ne vous trompe pas; peut-être se trompe-t-il lui-même, mais il parle comme il pense, il raconte comme il observe, il peint comme il voit. Il vous donne son impression pour ce qu'elle vaut, sans se poser en maître, sans trancher du prophète. Son paradoxe est loyal, son sophisme est bon compagnon. S'il fait école, c'est que tout ce grand attirail de style, ces paillettes d'or, ce métaphorisme bruyant, ce coloriage splendide, toutes ces qualités de haut goût qui vous prennent aux yeux, comme je vous l'ai dit, c'est que tout ce tapage de décoration a toujours, et en dépit de l'auteur lui-même, un certain air de charlatanisme. Les sots y sont pris et se ruent dans l'imitation.

Les hommes de sens se laissent tout simplement amuser.

C'est un vrai plaisir, en effet, de suivre ainsi aux quatre coins du monde ce décorateur infatigable à qui tout est spectacle, et qui ne rencontre pas une ruine, un ravin, un bout de ciel bleu, une voile à l'horizon, un mendiant dans la rue, une boutique au bazar, un tuyau de pipe dans la boutique, sans dresser aussitôt son théâtre, et vous y attirer par l'éclat, le relief et le *ragoût* de sa peinture (le mot est de lui).

S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face,
Il me promène après de terrasse en terrasse ;
Ici s'offre un perron, là règne un corridor...

Ces visites de propriétaire que les poètes descriptifs vous faisaient faire quelquefois du temps de Boileau, c'est peut-être bien un ennui quand il n'y a qu'un palais ; mais quel plaisir quand il y en a mille, quand aux palais succèdent les mosquées, aux mosquées les brillants bazars, les fêtes publiques, les jeûnes solennels, les baisemains, les cérémonies pompeuses, les perspectives à perte de vue, les promenades parmi toutes sortes de merveilles inconnues, de débris rajustés ou d'émotions rajeunies ! Et quand tout cela s'appelle de ces noms célèbres : Malte, la Troade, les Dardanelles, la Propontide, la Corne-d'Or, le Phanar, les tombeaux de Scutari, la pointe du Sérail, le canal du Bosphore ; — quand tout cela brille sous ce ciel d'azur, sur ce sol fortuné, berceau du monde, « où le soleil se lève, nous dit M. Gautier, *et qu'il ne quitte qu'à regret pour aller éclairer l'Occident !...* »

M. Théophile Gautier est, par état, un ennemi personnel de l'Occident. Il lui faut du soleil, n'en fût-il plus au monde ; — les étoiles toutes seules, malgré son admiration pindarique pour les nuits d'Orient, ne lui suffiraient pas. Et puis, en Orient, comme M. Gautier nous l'apprend, les hommes sont assez mal appris pour dormir la nuit.

... Il faisait un temps admirable, écrit-il (c'était le soir de cette fête magnifique que l'ambassadeur de France, M. de Lavalette, avait

donnée à l'état-major et à l'équipage du *Charlemagne*), je résolus de retourner le soir même à Constantinople, dans un caïque à deux paires de rames, manœuvré par deux robustes Arnauts, aux tempes et aux joues rasées, n'ayant de poil qu'une longue moustache blonde. Quoiqu'il fût plus de dix heures quand je partis, on y voyait parfaitement, et certes plus clair qu'à Londres en plein midi. Ce n'était pas une nuit, mais plutôt un jour bleuâtre d'une douceur et d'une transparence infinies. Je m'établis à la poupe bien en équilibre, mon paletot boutonné jusqu'au col, car la rosée tombait en fine bruine argentée comme les pleurs nocturnes des astres, et le fond de la barque était tout mouillé. Mes Arnauts avaient jeté une veste sur leurs chemises de gaze rayée, et nous commençâmes la descente.

Le caïque, aidé par le courant, et poussé par quatre bras vigoureux, filait presque aussi rapidement qu'un bateau à vapeur au milieu du tremblement lumineux de l'eau piquée de millions de paillettes; les collines et les caps de la rive projetaient de grandes ombres violettes qui tranchaient sur le *vif-argent des vagues*, où les silhouettes des vaisseaux à l'ancre se dessinaient comme des découpures de papier noir, avec leurs vergues carguées et leurs cordages ténus. Quelques lumières brillaient de loin en loin à bord des embarcations ou aux fenêtres des villages riverains. On n'entendait d'autre bruit que la respiration cadencée des caïdjis, le rythme régulier des avirons, le clapotis de l'eau et les aboiements lointains de quelques chiens en éveil.

De temps à autre une bolide traversait le ciel et s'éteignait comme une bombe de feu d'artifice; la voie lactée déroulait sa zone blanchâtre avec un éclat et une netteté inconnus dans nos brumeuses nuits du Nord; les étoiles brillaient jusque dans l'auréole de la lune. C'était merveilleux de magnificence tranquille et de splendeur sereine. En contemplant cette voûte de lapis-lazuli veiné d'or, je me demandais : Pourquoi le ciel est-il si splendide lorsque la terre est endormie, et pourquoi les astres ne s'éveillent-ils qu'à l'heure où les yeux se ferment? Cette féerique illumination, personne ne la voit; elle ne s'allume que pour les prunelles nyctalopes des hiboux, des chauves-souris et des chats. *Le divin décorateur méprise-t-il à ce point le public*, qu'il ne déploie ses plus belles toiles qu'après que les spectateurs sont couchés?...

J'ai cité, sans en rien retrancher, cette page tout entière, parce qu'il me semble que tous les défauts et toutes les qualités qui caractérisent la manière de M. Théophile Gautier s'y sont, pour ainsi dire, donné rendez-vous : — la description exacte, minutieuse et vive, — le détail infini dans les accessoires, — le paradoxe à brûle-pourpoint et touchant au bur-

lesque; l'émotion de l'artiste, sincère au début, aboutissant à la charge d'atelier. Toujours la bohème! « J'ai rarement vu un camp de bohémiens, dit quelque part M. Gautier, sans avoir envie de me joindre à eux et de partager leur existence vagabonde : l'homme sauvage vit toujours dans la peau du civilisé... » Et puis, *cette chemise de gaze rayée* que l'auteur signale parmi ces magnificences de la nature et sous ce ciel de diamants, — avouez que c'est là un souci de metteur en scène plus que de poète, et une remarque à faire chez Lamihoussset plutôt qu'en plein Bosphore! Et ces belles nuits d'Orient que *personne ne voit* et qui ne servent qu'aux amoureux! Ah! M. Théophile Gautier est bien ingrat! N'en jouissait-il pas, lui tout seul, de cette belle nuit qu'il a si admirablement peinte! Et les grandes œuvres de Dieu ont-elles besoin, plus que celles des hommes, des suffrages de la foule? Ne s'est-il jamais promené, lui l'artiste inspiré, seul dans le musée de Madrid, ou devant les *stanze* de Raphaël, ou sous les arches du pont du Gard, ou près de la cascade de Terni? A ces grandes scènes de la nature ou de l'art un seul connaisseur suffit. *Odi profanum vulgus et arceo!*

Ces étoiles de l'Orient qui ne brillent que la nuit dans le ciel de Constantinople ne sont pas le seul désappointement de M. Théophile Gautier. L'Orient l'abreuve de mécomptes; non qu'il soit de sa nature très-exigeant; il n'est pas de ceux qui, avant de partir pour un long pèlerinage dans ces poétiques domaines de l'archéologie sacrée et profane, font provision d'enthousiasme et qui se procurent par avance une admiration de commande, comme on achète une paire de gants et une casquette de voyage. « Il me manque, dit-il, cette facilité de pamoison sur parole dont sont doués des voyageurs plus tendres à l'enthousiasme rétrospectif... » Cela est vrai; M. Gautier est un voyageur parfaitement calme qui ne s'émeut qu'à point, qui ne produit son érudition (et elle est fine et variée) qu'à bonnes enseignes, qui ne crie jamais, ne s'étonne de rien, ne consulte personne, et commence toujours, dans toute ville où il arrive, par faire à lui tout seul, sans guide importun et quitte à se perdre, un voyage de découverte. Il a bien raison; c'est la bonne manière. Malgré tout, on n'est pas poète, ar-

tiste et peintre impunément ; on ne quitte pas Paris, en quête d'impressions neuves, de curiosités inédites et de couleur locale, pour subir sans commentaire tous les plagiats et tous les emprunts que la barbarie orientale fait sans cesse à la civilisation de l'Occident ; — ici des Grecs qui portent la fustanelle et une veste blanche historiée d'arabesques d'or, « mais, chose horrible à dire et plus horrible encore à contempler (c'est M. Gautier qui parle), ces nobles Hellènes étaient coiffés de bonnets de coton comme des bas Normands ! » — Là, des pendus enveloppés de toile cirée, et attachés à leur potence sur le rivage même de Cythère ; — ailleurs, dans un café de Péra, toute une galerie parisienne : *des Études d'animaux*, par Victor Adam ; *Napoléon à la bataille de Ratisbonne* ; une autre estampe de la rue Saint-Jacques, la *Jeune Espagnole*, avec cette épigraphe :

J'ai cru voir dans tes yeux l'image du bonheur ;
Aussi je te confie et ma vie et mon cœur...

Plus loin, ô profanation mille fois plus insolente ! des boutiquiers qui vendent des draps anglais aux couleurs criardes, aux lisières chamarrées d'armoiries, pour flatter bêtement le goût oriental ; — ailleurs encore (mais ici l'indignation de l'auteur déborde comme le Céphise pendant un orage), ailleurs : « Ces exécrables cotonnades de Rouen, de Roubaix et de Mulhouse qui répandent en Orient leurs affreux petits bouquets, leurs atroces guirlandes et leurs sales mouchetures, semblables à des punaises écrasées... — Si j'en parle avec tant d'amertume, ajoute notre voyageur, c'est que j'ai eu la douleur profonde, et dont je ne me consolerais jamais, de voir trois petites filles turques, de huit à dix ans, belles comme des houris... qui portaient sur une robe de rouennerie un caf-tan de drap anglais. Les rayons du soleil, quoique attirés par leurs charmants visages, n'osaient pas éclairer ces monstruosité modernes, et rebroussaient d'épouvante... » C'est par discrétion sans doute que M. Théophile Gautier ne rappelle pas ici le festin d'Atrée et de Thyeste :

Ructantemque patrem natos, solemque reversum
Et cæcum sine sole diem...

Quoi qu'il en soit, M. Gautier est un amant passionné de la couleur locale, on le voit de reste; et il y fait, pour sa part, non-seulement tous les sacrifices que le respect des usages commande à bon droit, en pays étranger, à un homme bien élevé, mais beaucoup d'autres qui ont dû l'exposer à passer maintes fois, dans les rues de Constantinople, pour un pacha à trois queues. Ainsi M. Gautier porte le fez rouge, la redingote boutonnée droit, la barbe longue; et son teint, qui a gardé le hâle de la mer et du soleil, l'empêche d'ailleurs, comme il le dit lui-même, « d'avoir l'air *trop scandaleusement Parisien*. » Ainsi encore, sa facilité à croiser les jambes, « mouvement fort difficile pour les Français, » dit-il, fait sourire d'aise ses amis les Turcs et inspire de lui la meilleure opinion. Ainsi encore, si on lui offre à table, chez le ci-devant pacha du Kurdistan, contrairement aux habitudes du logis et par une prévoyance toute particulière, — si on lui offre

La cuillère d'argent qui servait à manger,

M. Théophile Gautier la refuse bravement, et il répond à cette politesse en mangeant avec ses doigts, et avec un appétit qui ne manque certes pas de couleur locale, une quantité fort raisonnable de poissons à l'huile, de concombres crus et farcis, de petits salsifis visqueux, pareils à des racines de guimauve, de boulettes de riz enveloppées de feuilles de vigne, de citrouilles au sucre en purée, et enfin de crêpes au miel, le tout aspergé d'eau de rose et assaisonné de menthe; et pour boisson de l'eau, du sherbet et du jus de cerise, « qu'on puisait, dit-il, dans un compotier avec une cuiller d'écaille à manche d'ivoire... » Ailleurs, et toujours pour se conformer au goût du pays, M. Gautier se livre, dans la boutique d'un confiseur, non loin de la pointe de Seraï-Burnou, à une consommation de rahat-lokoum rose et blanc et de toutes sortes de sucreries mielleuses et parfumées, qui finissent par l'écœu-

rer si bien qu'il ne s'en tire qu'en avalant une tasse d'excellent moka. Aussi ne le plaignons pas.

Parmi tous ces sacrifices aux usages de l'Orient que M. Gautier accepte avec une résignation si joviale et si amusante, il en est un dont il voudrait bien être dispensé... Mais le moyen ?

. Les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes et des filles.

Molière a raison en France. Mais en Orient les grilles répondent de tout. Puis ce costume des femmes qui ne laisse pas même deviner leur taille et ne permet de voir que leurs yeux... Joignez-y un obstacle plus infranchissable encore : les mœurs du pays. « En France, dit justement l'auteur, il y a une conspiration tacite contre le mari ; tout le monde favorise le couple amoureux, au moins de son silence, et personne ne songe à s'ériger en vengeur de la morale publique. En Turquie, ce n'est pas la même chose : un cawas, un hammal, un homme du peuple qui voit dans la rue une musulmane parler à un Franc ou seulement lui faire des signes d'intelligence, tombe dessus à coups de pied, à coups de poing, à coups de bâton, brutalité qui ne trouve que des approbateurs, même parmi les femmes... » Essayez donc de braver de pareils obstacles ! les coureurs d'aventures le voudraient bien ; rien ne figure mieux en effet dans un voyage d'Orient « qu'une vieille qui, au détour d'une ruelle déserte, vous fait signe de marcher derrière elle et vous introduit par une porte secrète dans un appartement paré de toutes les recherches du luxe asiatique, où vous attend, assise sur des carreaux de brocart, une sultane ruiselante d'or et de pierreries, dont le sourire (c'est M. Gautier qui parle) vous fait des promesses voluptueuses bientôt réalisées. Ordinairement l'intrigue se dénoue par l'arrivée soudaine du maître, qui vous laisse à peine le temps de fuir par une issue dérobée, à moins que la chose ne se termine plus tragiquement par une lutte à main armée et la chute, au fond du Bosphore, d'un sac où s'agite vaguement une forme humaine... » Mais, si agréable ou si périlleuse que soit une pareille aventure, aucun courage n'est tenté ; per-

sonne ne s'y expose, et M. Théophile Gautier nous avoue franchement qu'il n'a sur ce point délicat aucune indiscretion à commettre. Un soir pourtant qu'après avoir fait (dans un des plus curieux chapitres de son livre) le tour des murailles de Constantinople, il chevauchait, harassé de fatigue et ne songeant plus qu'à faire retraite, sous les cyprès de l'immense Champ-des-Morts qui s'étend des Sept-Tours aux collines d'Eyoub, voilà l'aventure qui l'attendait... En Orient, les cimetières ne sont pas, comme chez nous, habités presque exclusivement par des ombres ; les vivants y viennent sans cesse avec plus d'indifférence, il est vrai que de piété véritable, fatalistes dans leurs regrets comme dans leurs croyances. Dans les cimetières, les ouvriers travaillent, chacun à son métier : les oisifs dorment, les commères bavardent, les troupeaux paissent, les enfants jouent. « Les tourterelles, dit poétiquement M. Gautier, nichent dans les noirs feuillages, et les gypaètes planent au-dessus de leurs pointes sombres, traçant de grands cercles dans le ciel d'azur... » Ce caractère des sépultures de l'Orient, M. de Chateaubriand l'avait déjà marqué de son grave et doux langage : « . . . En arrivant à la plaine qui est au pied des montagnes (près de Coron), écrit-il, nous laissâmes sur notre droite un village au centre duquel s'élevait une espèce de château fort : le tout, c'est-à-dire le village et le château, était comme environné d'un immense cimetière turc couvert de cyprès de tous les âges... J'avais une consolation en regardant les tombes des Turcs ; elles me rappelaient que les barbares conquérants de la Grèce avaient aussi trouvé leur dernier jour dans cette terre ravagée par eux. Au reste, ces tombes étaient fort agréables : le laurier rose y croissait au pied des cyprès, qui ressemblaient à de grands obélisques noirs ; des tourterelles blanches et des pigeons bleus voltigeaient et roucoulaient dans ces arbres ; l'herbe flottait autour des petites colonnes funèbres que surmontait un turban ; une fontaine, bâtie par un shérif, répandait son eau dans le chemin pour le voyageur. On se serait volontiers arrêté dans ce cimetière, où le laurier de la Grèce, dominé par le cyprès de l'Orient, semblait rappeler la mémoire des deux peuples dont la poussière reposait dans ce

lieu... » Les descriptions que donne M. Théophile Gautier des cimetières de Constantinople ne sont pas toujours aussi riantes ni ses réflexions aussi poétiques. J'en excepte l'aventure du cimetière d'Eyoub, à laquelle je reviens. C'est toute une idylle, — une idylle turque, — dont M. Gautier est à la fois le poète et le berger, un vrai chef-d'œuvre de grâce, de fraîcheur et de sentimentalité...

Je marchais au petit pas, dans un étroit sentier tracé entre les tombes, lorsque j'aperçus, arrêtée près d'un cippe funèbre, une jeune femme masquée d'un *yachmack* assez transparent et drapée d'un *feredgé* vert tendre; elle tenait à la main une touffe de roses, et ses grands yeux avivés d'antimoine flottaient devant elle, perdus dans une indéfinissable rêverie.

Apportait-elle ces fleurs sur quelque tombe aimée, ou se promenait-elle simplement sous ces tristes ombrages? C'est ce que je ne saurais dire; mais, au bruit des sabots de mon cheval, elle releva la tête, et, sous la claire mousseline, je pus discerner un charmant visage. Sans doute mes yeux exprimèrent naïvement et fidèlement mon admiration; car elle s'approcha du bord de la route, et, avec un mouvement plein d'une grâce timide, elle me tendit une rose prise de son bouquet.

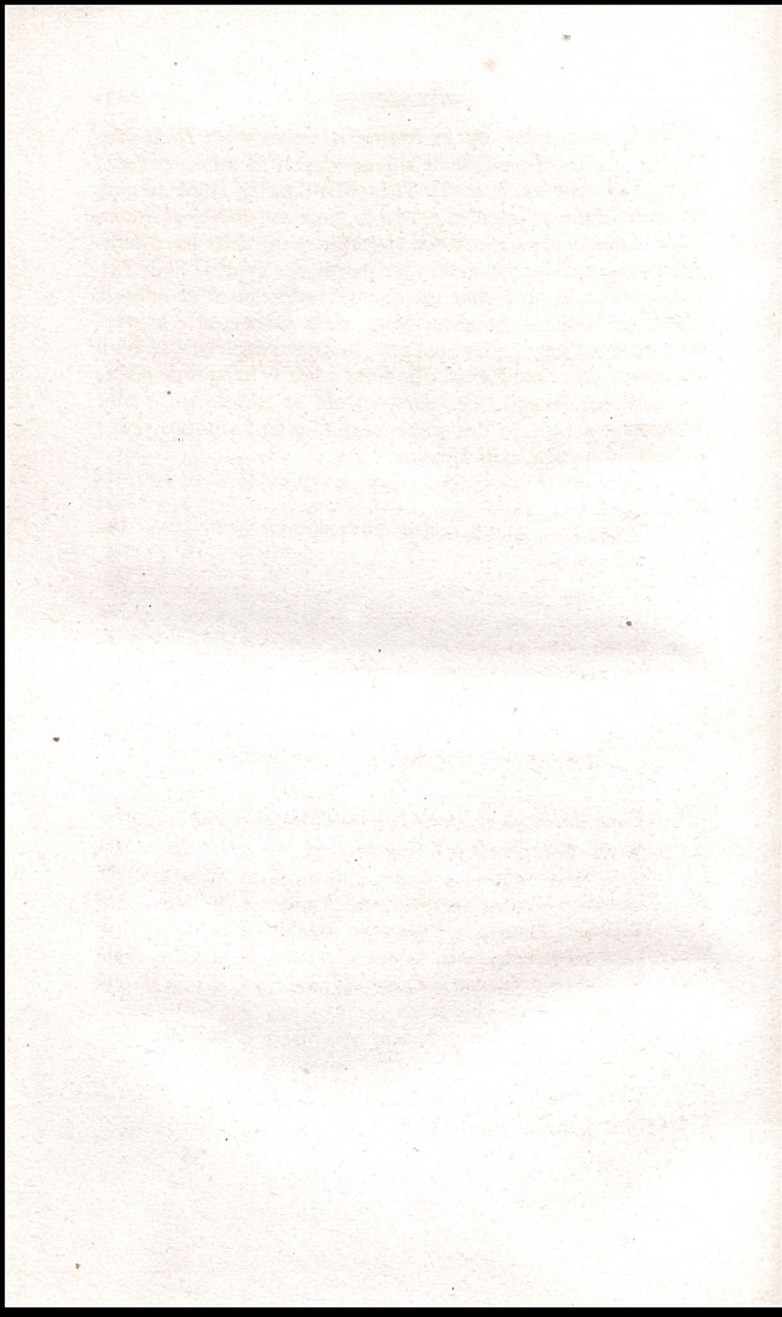
Mon compagnon, qui venait derrière moi, me rejoignit, elle lui en offrit une aussi par une nuance de pudeur délicate qui corrigeait ce que la première impulsion pouvait avoir de trop libre... Je la saluai de mon mieux à l'orientale. Deux ou trois compagnes la rejoignirent, et elle disparut à travers l'épaisseur des cyprès...

Mais arrêtons-nous là, sous l'ombrage même de ces arbres mélancoliques qui abritent un moment cette touchante et fugitive entrevue. J'aime à surprendre M. Théophile Gautier en flagrant délit de sensibilité bucolique, et je crois, qu'il me le pardonne, qu'il y met plus de bonne volonté qu'il ne le dit. Il n'est pas si bohémien qu'il veut le paraître. Combien de lignes j'aurais pu relever, dans ce livre qui semble au premier abord un recueil d'images, — combien de pages où le matérialisme un peu fanfaron du voyageur va se fondre dans l'extase descriptive à laquelle peu à peu le poète s'abandonne! Combien d'élan de cœur qui partent de cet esprit libre! Combien de retours à Dieu de cet esprit fort! « Sans aller au saint sépulcre, dit-il quelque part, je fais un pieux pèlerinage aux

endroits de la terre où *la beauté des sites rend Dieu plus visible...* » Est-il possible de mieux dire et de mieux penser? Mais arrêtons-nous là où M. Théophile Gautier vient de nous montrer, dans un récit si agréable, une sensibilité si émouvante. Laissons-le sur ce doux souvenir et sur cette pure jouissance. Laissons-le sur cette rose parmi ces cyprès. Nous l'aimons mieux là que chez les *derviches hurleurs* et dans le *bazar des poux...* Et aussi bien, c'est assez courir le pays pour aujourd'hui. Le ciel est gris, la saison est triste, le deuil est autour de nous. Hélas! l'homme a beau changer de place, son malheur le suit. Les perspectives se transforment, les horizons se succèdent, les scènes se multiplient sous nos yeux; — l'esprit voyage, non le cœur.

Cælum non animum mutant qui trans mare currunt.

FIN.



TABLE

PREMIÈRE PARTIE. — VOYAGES.

	Pages
PRÉFACE.	1
I. De Bruxelles à Anvers.	3
II. Une visite à Chambord.	14
III. Le château d'Amboise.	22
IV. Bordeaux et les Bordelais.	32
V. Les Pyrénées.	44
VI. Le Cirque de Gavarnie.	56
VII. Alger.	68
VIII. De Bayonne à Madrid.	89
IX. Les courses de taureaux à Madrid.	127
X. Les eaux de Plombières.	145

DEUXIÈME PARTIE. — VOYAGEURS.

I. Victor Jacquemont. (Voyage dans l'Inde anglaise.).	161
II. M. de Barbé-Marbois à Cayenne.	198
III. Le général Allard.	226
IV. La comtesse Agénor de Gasparin. (Voyage en Grèce.).	252
V. M. Xavier Marmier. (Voyage en Amérique.).	266
VI. Une mission lazariste au Thibet.	282
VII. M. Théophile Gautier à Constantinople.	299



